

“ Un beau portrait d'adolescente “
LES CAHIERS DU CINÉMA

“ Le film touche par sa délicatesse et sa modestie “
LE JDD

“ Une actrice envoûtante “
LES INROCKUPTIBLES

“ Précieux et beau “
QUEST FRANCE

“ Un éloge lumineux de la différence “
LA SEPTIÈME OBSESSION

“ Émilie Bierre, l'éclatante révélation “
PREMIÈRE

“ Un magnifique récit d'apprentissage “
CINÉMA TEASER

“ Une vibration singulière “
LE MONDE

“ Un anti-teen movie par excellence “
TROIS COULEURS

“ Un regard juste et sensible “
LE DAUPHINÉ LIBÉRÉ

“ Une chronique touchante “
AVOIR ALIRE

“ Petite perle canadienne “
CULTUROPOING

UNE COLONIE



LENA MILLI-REUILHARD/ÉTIERNE ROUSSY

Une colonie de Geneviève Dulude-De Celles

Naissance d'un regard

par Camille Bui

Les mains d'un enfant plongent dans une eau gris-bleu, soulèvent puis relâchent une petite grenouille. Bottes en caoutchouc et maillot de bain rose, elle patouille dans une flaque boueuse, puis s'avance au milieu des champs, plissant les yeux pour éviter l'éblouissement d'une lumière dorée. Elle se précipite à la vue d'une poule blessée. Quelques plans plus tard, c'est sa sœur aînée qui apparaît dans le champ et à qui la caméra mobile emboîte le pas, alors qu'elle s'approche pour voir quelle scène étrange attire sur un parking un groupe d'enfants survoltés : la petite appelle en hurlant, sa poule est prise dans la gueule d'un chien. Mylia se fige, un pas en retrait du cercle d'enfants. Un autre jeune du village surgit dans le cadre et dans le groupe pour calmer la bête. La caméra portée est prise dans l'agitation du moment, passe d'un visage excité à un autre, puis s'arrête sur la main apaisante lorsque cessent l'agitation et les cris.

L'ouverture d'*Une colonie* pose d'emblée le parti pris esthétique de Geneviève Dulude-De Celles. Le film questionne diverses façons de participer à la société québécoise, entre le désir d'intégrer son cercle majoritaire et celui de travailler au pas de côté, au décentrement, qui sera la ligne de fuite d'*Une colonie*.

Mais il le fait d'abord à partir d'expériences singulières, depuis une intériorité qui habite l'extériorité signifiante de la métaphore. Lorsque l'enseignante commence un cours par l'explication appuyée de ce qu'est « être citoyen », à la littéralité univoque du discours la mise en scène oppose la variabilité du point de vue, à travers le regard de Mylia se posant successivement sur les personnes autour d'elle. Les changements de cadre et de profondeur de champ donnent à sentir la multiplicité des façons d'envisager la vie en commun, de faire société. Une autre séquence du cours d'éducation à la citoyenneté démontre encore que le projet d'*Une colonie* n'est pas simplement de dénoncer les relents coloniaux du discours scolaire sur les Américains, mais plutôt de faire sentir ce que la confrontation avec l'idéologie dominante provoque au sein du groupe et de chacun. Le découpage s'attache à saisir les effets affectifs du discours chez les différents personnages, et la manière dont ces affects circulent dans la classe. La séquence passe ainsi de l'amusement naïf ou de la gêne des descendants d'Européens, à la colère de Jimmy, métis Abénaki, puis à l'ambivalence de Mylia, prise entre l'injonction scolaire et conformiste, et l'empathie à l'égard du point de vue de Jimmy. Au fil de la séquence, le

point de vue filmique lui-même alterne entre le surplomb et la frontalité du regard de l'enseignante et les regards de côté, à l'horizontale, entre camarades.

De façon générale, l'espace que met en scène Geneviève Dulude-De Celles n'est pas d'abord celui d'un pays symbolique. C'est un milieu de vie, où elle filme avec une grande douceur Mylia, et qui s'étend du cocon familial, tendre mais en crise, aux étendues des champs et des bois. Deux autres personnages parcourent ce territoire avec son héroïne : Camille, la petite sœur vive et espiègle, qui ramène au pays ludique de l'enfance, et Jimmy, dont le regard sensible et critique, entraîne Mylia vers le pays réel, adulte, celui qui porte les traces survivantes du passé autochtone et recèle un désir d'altérité salvateur. La beauté du point de vue d'*Une colonie* tient ainsi à une façon délicate d'entretenir à la fois un rapport d'identité et d'altérité à son héroïne. Toujours proche de l'état subjectif de Mylia, par la caméra portée, les gros plans, la faible profondeur de champ, qui baignent souvent l'actrice dans une nébuleuse éthérée, le film oscille entre une subjectivisation directe du regard et une frontalité qui nous donne à voir son visage et son regard affectés par les autres. Le jeu subtil d'Émilie Bierre consiste à se faire surface d'écho de son environnement : par sa manière rentrée mais intense d'être émue, intimidée, amusée, attristée, angoissée ou en colère, nous est donné à sentir une subjectivité qui se construit, évolue, grandit au contact des autres. La mise en scène de ce rapport empathique au monde donne une émouvante épaisseur, tant au récit initiatique de sortie de l'enfance, qu'au discours politique sur la société québécoise contemporaine et son passé colonial, longtemps enfoui. Deux strates qui, dans *Une colonie*, se nouent en une même quête d'altérité. ■

UNE COLONIE

Canada, 2018

Réalisation et scénario Geneviève Dulude-De Celles

Image Léna Milli-Reuilhard, Étienne Roussy

Son Gaëlle Komar, Marie-Pierre Grenier, Bernard Gariépy-

Strobl

Montage Stéphane Lafleur

Interprétation Émilie Bierre, Irlande Côté, Jacob Whiteduck-

Lavoie

Production Colonelle Films

Distribution Wayna Pitch

Durée 1h42

Sortie 6 novembre

Le Monde

« Une colonie » : la jeune actrice Emilie Bierre donne une coloration unique à un récit initiatique

Dans son premier long-métrage de fiction, Geneviève Dulude-De Celles filme avec délicatesse le passage de l'enfance à l'adolescence.

L'AVIS DU « MONDE » - À VOIR

Qu'est-ce qui distingue un film sur l'adolescence d'un autre film sur l'adolescence, genre initiatique dont le jeune cinéma d'auteur est très friand ?

Il suffit parfois d'un rien – un accent, un ton, un tempérament – pour faire toute la différence. C'est le cas du premier long-métrage de fiction de Geneviève Dulude-De Celles, auquel le décor de la campagne québécoise et la présence frémissante de sa jeune actrice Emilie Bierre (déjà aperçue dans *Genèse*, de Philippe Lesage) donnent une coloration unique.

Celle-ci y tient le rôle de Mylia, 12 ans, jeune fille introvertie qui rejoint les cours supérieurs et laisse peu à peu son enfance derrière elle. Le film s'attache précisément à ce point de bascule sensiblement décrit comme le passage d'un territoire à un autre : Mylia se détache du cocon familial et de sa turbulente petite sœur Camille, pour s'aventurer au dehors, se confronter aux autres.

Une vibration singulière

Si la fréquentation d'élèves plus citadins la projette dans un univers précocement sexualisé, pour elle inconfortable, sa rencontre avec Jimmy, un élève amérindien – un Abénaqui –, aussi solitaire qu'elle et vivant dans le même quartier, l'ouvre à un domaine de sensibilité et de résistance insoupçonné.

Si le film n'échappe pas à certains tics du genre (caméra à l'épaule, montage elliptique), il trouve néanmoins auprès de ses personnages une vibration singulière, faite d'hésitations, d'incertitudes, d'erreurs et de maladresses, en somme le sillon tendre et fragile des caractères en cours de formation.



Une colonie

de Geneviève Dulude-De Celles

Comment prendre place dans le monde alors qu'on est jeune adolescente ?
Un premier film tout en délicatesse porté par une actrice envoûtante.

"TOI, QUAND TU ÉTAIS JEUNE, TU ÉTAIS DU GENRE À DÉPASSER DANS LE CAHIER À COLORIER?", demande Jimmy à Mylia alors qu'ils ont trouvé refuge dans la quiétude d'une forêt, loin du brouhaha de la cour de récré et des salles de classe du collège. Au fil de la conversation, on comprend que les deux jeunes ados interrogent un sujet plus profond : faut-il choisir de s'inscrire dans une norme, de s'habiller, de parler, de faire la fête, comme ceux qui la constituent, ou faut-il cultiver sa singularité, son côté *weirdo*, au risque de s'en faire violemment expulser ? Comme dans tout apprentissage, l'héroïne va expérimenter les deux solutions avant de prendre sa décision à l'issue des péripéties : sortir du cercle, littéralement.

Pourtant – et c'est ce qui le rend passionnant –, contrairement à son héroïne, *Une colonie* n'est pas le genre de film à dépasser des limites de son cadre lorsqu'il dessine. Progressant sur le terrain miné du *teen movie* et parfaitement conscient qu'il suit un sentier doublement arpenté (par nos vies et par le cinéma qui l'a si souvent fait vivre devant nos yeux), le film redéploie les scènes clés du genre, celles que l'on a vécues puis vues mille fois sans chercher à s'en démarquer. A tel point qu'à la fin de la projection, une question subsiste : qu'est-ce que la réalisatrice Geneviève Dulude-De Celles a filmé de nouveau, qui n'a pas déjà été fait par les autres ?

A vrai dire, rien. Si l'on se remémore juste les derniers mois passés, *Une colonie* rejoue plusieurs films, notamment le très beau *Eighth Grade* de Bo Burnham, qui relatait les dernières semaines d'une jeune fille avant son passage au lycée. Dans un geste quasi mimétique, le film de Geneviève Dulude-De Celles épouse lui aussi une forme tout en ligne claire, un regard précis et attentif qui sacrifie tout pour le visage de son actrice (Emilie Bierre, qui pourrait être filmée des heures sans que l'on s'ennuie) et décrit avec une grande sensibilité les petites choses immenses qui font l'adolescence.

Une colonie est le même film que *Eighth Grade*, mais diffèrent. Le même mais différent, comme chaque adolescence, traversée par les mêmes marqueurs universels, les mêmes premières fois et qui, pourtant, ont toutes été vécues différemment.

Ici, la forme du film complexifie son fond et contredit le choix final de son héroïne pour mieux le questionner : pourquoi vouloir à tout prix sortir du cercle ? *Une colonie* en est une parfaite illustration. Tant que les couleurs choisies pour animer l'intérieur de son cadre sont les siennes, il existe sans dépasser.

Ludovic Béot

Une colonie de Geneviève Dulude-De Celles, avec Emilie Bierre, Jacob Whiteduck-Lavoie, Irlande Côté (Can., 2018, 1h42)



SCÉNARIO
Geneviève Dulude-De Celles
PHOTOGRAPHIE
Léna Mill-Reuillard
Étienne Roussy

AVEC
Emilie Bierre
Robin Aubert



TOURNAGE
Canada (Québec)

En avant !

PAR MARYLINE ALLIGIER

UNE COLONIE est le premier long métrage de fiction de Geneviève Dulude-De Celles, après un court-métrage en 2014 (*LA COUPE*, Grand prix du jury au Festival de Sundance) et un documentaire en 2015 (*BIENVENUE À F.L.*) avec lequel la cinéaste canadienne a remporté l'Ours d'argent du meilleur film à Berlin.

Le film est le récit du « *coming of age* » qu'affronte à sa manière une jeune adolescente. À douze ans, Mylia (interprétation très juste d'Emilie Bierre) quitte sa campagne natale afin de rejoindre son école secondaire. En chemin, elle s'éloigne de sa petite sœur, Camille, et de son enfance. Dans *UNE COLONIE*, ce moment d'existence où tout semble incertain et souvent refusé s'intériorise. Le visage de Mylia dirige alors le mouvement du film. Un visage qui occupe le cadre, mais échappe à toute définition. Là se tient déjà une contestation des regards posés sur lui. Cette manière de ne jamais tenir tout à fait dans la place que lui assigne une émotion tient d'ailleurs à distance tout sentimentalisme. D'autant plus que Mylia la cherche,

cette place. Elle observe en détail ses camarades de classe, mais ce qu'elle en voit est le plus souvent fragmenté, ce qui traduit aussi sa difficulté à s'identifier au sein de cette « communauté ». Sa rencontre au lycée avec Jacinthe lui offre l'occasion des premières soirées. Entre confession et comédie, façade et aveu, Mylia se travestit pour faire partie du groupe et mieux se cacher. L'apprivoisement de ces nouveaux lieux, les discussions entre amies se tissent en des portraits aussi intimes que réalistes. Tout est combat, même les moments les plus doux. À l'image de cette complicité espiègle que Mylia partage avec sa petite sœur, faite aussi de non-dits et de maladroites, ou de cette présence tenue mais chaleureuse de parents dont le couple en crise reste hors champ. La cinéaste met à jour dans une rigueur quasi documentaire le conformisme, l'agressivité, l'exclusion qui ourdissent derrière l'innocence tout en composant, à travers une lumière chaude et des images organiques, des pulsions de vie.

La mise en scène – par une marche répétée vers le visage de Mylia et la suivant au plus près caméra à l'épaule –, la brièveté des plans et les ellipses poussent le

personnage vers l'avant. Avec pudeur, mais aussi avec un douceur plus décisive et émouvante encore. C'est Jimmy, un camarade de classe, jeune adolescent abénaki vivant sur la réserve voisine d'Odanak, qui vient alors au-devant de Mylia. Celui qui lit sur son visage la richesse des signes. Venant d'un « dehors », il voit en la regardant qu'elle « *déborde les lignes des cahiers à colorier* ». Il comprend alors que le devenir de Mylia, tout comme le sien, est dans la différence. Subir les préjugés et les rumeurs, rechercher l'acceptation, se masquer ou faire bon visage pour plaire, autant de lignes que Mylia et Jimmy vont alors dépasser dans la découverte l'un de l'autre. Et c'est là aussi que la cinéaste inscrit la structure classique du *teen movie* dans une dimension plus intime et en fait un moment éthique d'existence. Ensemble, Mylia et Jimmy apprennent à dire non et se trouvent tout en sortant d'eux-mêmes. Ensemble, ils construisent et partagent leurs impressions du monde. Un monde où Mylia peut enfin être irréductiblement elle-même. *UNE COLONIE* est cet éloge lumineux de la différence, faisant aussi ce pas de côté dans le paysage du cinéma canadien contemporain. ●

Une colonie

Il se passe peu de choses dans la vie de Mylia (étonnamment interprétée par Emilie Bierre), 12 ans. Si ce n'est qu'elle rejoint le secondaire, l'école des ados au Québec. Pourtant, à suivre cette jeune fille timide qui hésite à quitter l'enfance tout en lorgnant vers les grands, il y a quelque chose de précieux et de beau dans ce film de Geneviève Dulude-De Celles qui évoque aussi la place des Peuples premiers. 1 h 42 (G.K.)



L'avis de Paris Match (***) : Portrait sensible d'une adolescente qui n'a pas encore quitté les rives de l'enfance pour devenir une adulte «citoyenne» et responsable, «Une Colonie» de la réalisatrice canadienne Geneviève Dulude-De Celles ne révolutionne pas le genre du récit initiatique. Mais le film séduit par sa sensibilité et l'élégance de sa mise en scène. De presque tous les plans du film, Emilie Bierre est une révélation.



Une colonie

Pas facile pour Mylia, 12 ans, de grandir dans son Québec natal entre les méchancetés du collège et les tensions à la maison. Heureusement qu'il y a sa tendre petite sœur, Camille, et ce camarade amérindien, Jimmy, différent et attirant...

La réalisatrice Geneviève Dulude-De Celles suit avec délicatesse le passage de l'enfance à l'âge de jeune fille, sans cacher les désarrois et les secrets émois qui tourmentent l'héroïne sous sa carapace de timidité. L'équivalent canadien des Césars a consacré meilleur film ce premier long-métrage et meilleure actrice la toute jeune Emilie Bierre, déjà remarquée dans le beau film d'amour adolescent « Genèse », de Philippe Lesage. — D. F.



Dans «Une colonie»**, l'adolescence à petits pas

Un film d'une grande délicatesse qui nous vient du Québec et qui révèle une jeune et très talentueuse comédienne.

Voilà l'exemple type **du film modeste et fragile qui mérite l'attention**. Celui-là nous vient du Québec et il est fait de ces petits riens qui forgent la grande aventure de la vie. Le propos n'est pas révolutionnaire. Mylia a 12 ans et elle va quitter la routine de son hameau en campagne pour la « grande école ».



Introvertie et d'un naturel rétif, l'adolescente doit s'adapter à un monde qui lui paraît de prime abord hostile, parfois même brutal. **Elle avance à petits pas** vers sa classe, vers ses camarades, vers cette soirée arrosée de punch. Pas étonnant qu'elle se sente attirée par Jimmy, Indien autochtone pas vraiment intégré lui non plus. Ses parents s'éloignent, sa petite sœur va bientôt enlever les petites roues de son vélo... **Mylia réalise que la Terre peut tourner sans elle.**

La réalisatrice Geneviève Dulude-De Celles nous offre un récit d'apprentissage **d'une grande délicatesse** portée par une jeune actrice qui crève l'écran.

Pour être franc, Emilie Bierre nous a rappelé les débuts d'Anaïs Demoustier, comédienne d'origine nordiste aujourd'hui incontournable. **C'est dire le niveau de la prestation.**

ÉMILIE BIERRE

“Émilie Bierre, l'éclatante révélation”
PREMIÈRE

“Émilie Bierre est magnétique”
FRANCE 3

“Une actrice envoûtante”
LES INROCKUPTIBLES

“Interprétation tout en finesse”
LE DAUPHINÉ LIBÉRÉ

“Une présence frémissante”
LE MONDE

“Un magnétisme qui laisse sans voix”
TROIS COULEURS

“Émilie Bierre est une révélation”
PARIS MATCH

“Très talentueuse comédienne”
LA VOIX DU NORD

“Prometteuse Émilie Bierre”
LES FICHES DU CINÉMA

“Lumineuse”
FRANCE TV

“Jeune actrice prodigieuse”
CINEMA TEASER

“Un jeu presque hypnotique”
CULTUROPOING

“La valeur montante du cinéma québécois”
AVOIR ALIRE

